

Renaud Camus

Journal romain

1985-1986

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

Jeudi 3 octobre 1985, 2 heures de l'après-midi. Un journal, donc, en ces colonnes (1). Intime? Oui, en partie si ce mot peut s'accommoder d'une publication prévue et toute proche, à deux ou trois semaines d'écart. Dès lors mieux vaudrait dire *privé*, peut-être, personnel, subjectif; mais *public*, également : c'est-à-dire où passerait le temps, l'air du temps, celui de l'Histoire, de la politique, des arts, de la culture.

Journal implique une mobilité de la voix, une précarité de l'opinion, une insistance du *je*, sans doute, mais aussi, paradoxalement, sa fluidité, voire son défaut de consistance. La phrase ne prétend pas dire l'éternelle vérité de son objet, mais celle, éphémère, d'un rapport avec lui, provisoire, unique, et précisément daté. Cet objet étant un film, par exemple, un tableau, un livre, l'auteur de journal, le présent auteur de journal, en tout cas, décline absolument la plupart des responsabilités du critique. La seule actualité qu'il reconnaisse est la

1. Celles de *Gai Pied*.

sienne, celle de son désir, voire de son caprice. Il peut parler d'une exposition quand elle a lieu, bien sûr, mais aussi bien d'un musée par hasard visité, ou par envie particulière. Il apprécie les « services de presse » qu'on a la bonté de lui faire tenir, mais il ne se sent pas obligé de parler des livres quand ils paraissent ; plus tard, peut-être, ou jamais, suivant le temps dont il dispose, sa curiosité, ses appétences, ses plans de lecture. Le seul premier volume de *Portugal Contemporaneo*, d'Oliveira Martins, admirable ouvrage du siècle consacré pour l'essentiel à la passionnante rivalité entre les frères D. Pedro et D. Miguel, et à la guerre civile lusitanienne de 1832-1834, vient de lui prendre un mois et demi. Il est vrai qu'il a du mal à lire le portugais...

Il ne s'agit pas, néanmoins d'aligner arbitrairement les *j'aime* et *je n'aime pas*. Les opinions, même personnelles, n'ont d'intérêt que confrontées à leur contexte, à leur histoire, à leurs renversements éventuels : c'est-à-dire d'un point de vue *bathmologique*, si j'ose encore écrire. Ce n'est pas la même chose d'aimer Jérôme Bosch parce que l'on ne connaît rien à la peinture, comme c'est si souvent le cas, ou de l'aimer parce qu'il est, après tout, malgré le culte que lui portent les aveugles, un très grand peintre. J'ai détesté *L'Amant*, l'année dernière, le style de *L'Amant* (1) ; mais ce sentiment était celui d'un amateur passionné des romans anciens de Marguerite Duras : il *comprendait* cette évolution, ce retournement. À l'inverse, Matta, dont j'ai vu mardi dernier la grande exposition rétrospective, à Beaubourg, n'est pas un artiste qui me séduise d'emblée, qui

1. « À dix-huit ans j'ai vieilli. Je ne sais pas si c'est tout le monde, je n'ai jamais demandé. »

me plaise, que je sente *congenial*. Non. Mais pour étranger qu'il soit à ma sensibilité, à mon goût, c'est un peintre que je respecte. Comme dit mon ami Flatters « Ça existe. » Dans un entretien avec Jacques Henric, publié par *Art Press* au printemps dernier, Guyotat reconnaissait, ce que peu de gens ont eu le courage de reconnaître, qu'il avait besoin, pour apprécier la peinture, de grands formats. Matta est un maître du grand format. À quelques exceptions près, plus ses toiles sont grandes, mieux elles sont réussies. Il est un des rares artistes contemporains à pouvoir maintenir une tension véritable, sans espace mort, sur toute l'étendue de très grands tableaux – que paradoxalement on a l'envie perverse, fétichiste, de découper en « morceaux de plaisir » picturaux. Je pense en particulier, justement, aux *Plaisirs de la présence*, ou bien à *L'Odysseion*. Bref, dans mon peu de goût pour *L'Amant*, il y a, mélangé, sous-jacent, mon admiration pour *Le Vice-Consul*, et dans mon respect pour Matta, surtout pour son œuvre tardive, il y a ma froideur instinctive à l'égard de son travail, une presque indifférence. Ici, le *j'aime* est un élément constitutif du *je n'aime pas*, il lui donne sa couleur, sa saveur, sa spécifique vérité. Si je dis que je trouve très beau un très grand garçon blond, mince et glabre, cette appréciation à plus ou moins de poids d'être, chez moi, paradoxale : il n'est vraiment pas « mon genre ». Très beau, *aber nicht für mich* (sans compter qu'il ne voudrait pas de moi). C'est de ces alchimies de l'opinion privée que le *journal* peut rendre compte.

Samedi 5 octobre, 11 heures moins le quart A.M. Premier petit problème : « l'entrée » d'avant-hier, qui précède, doit occuper à elle seule la plus grande partie de l'espace, une page, qui m'est imparti dans *Gai Pied*. Je peux essayer de tirer un peu sur la corde, quitte à être imprimé en plus petits caractères, mais de toute évidence une semaine de vie, telle que je la conçois, ne tiendra pas sur une seule page : trop à voir, trop à connaître, trop à aimer. Si je me remets à tenir un journal, je ne peux pas me demander à chaque ligne, à chaque mot, à chaque heure aussi, à chaque geste, « est-ce que ça va tenir? ». La seule solution est de ne publier chaque semaine, dans le magazine, que des *extraits*. Je n'avais pas l'intention, de toute façon, de tenir un journal exhaustif, qui s'efforçât de couvrir, sans hiatus, la totalité du temps, comme je l'avais fait pendant mon *Voyage en France*. C'est d'ailleurs un projet par définition illusoire. Le *journal* ne peut être qu'un extrait du temps. De cette contrainte et de notre arrangement nous tirerons tout naturellement un titre : *Extraits du Temps* (1).

Écrire pour la publication hebdomadaire dans *Gai Pied*, écrire pour un *Journal romain* qui paraîtrait dans deux ans, écrire un véritable journal intime, ce n'est bien entendu pas la même chose. Ce n'est pas écrire la même chose. Il ne s'agit pas de sincérité. Il s'agit un peu de prudence sociale, de respect des conventions, des susceptibilités : je ne peux pas m'exprimer avec la même liberté, dans les trois cas, sur le roman de X, que je connais et qui me harcèle de ses invites d'amitié. Mais il s'agit surtout

1. Qui fut celui de la chronique, dans *Gai Pied*, où furent publiées d'abord certaines de ces pages.

de ton, et même de technique : se posent là des questions de distance, comme en photographie, de cadrage, d'accommodement du regard. Celui qui écrit, comme celui qui parle, ne peut pas ne pas se soucier de qui va le lire, de qui l'entend. [*Interruption, 4 heures et quart : fatto una scopatta, avec Pasc.*] La pensée de son destinataire transforme la phrase.

Été hier soir, seul, à l'ouverture de la F.I.A.C., au Grand-Palais. Je passe, dans une allée un peu marginale, devant le stand d'une galerie allemande que je ne connais pas. Mon œil est attiré par un tableau abstrait, à dominante noire, rouge et or, il me semble. Je le trouve beau. Mais je ne peux pas me faire une idée précise de son mérite, et même de sa beauté véritable, parce que le peintre, son auteur, m'est aussi inconnu que la galerie qui l'expose. Il n'y a pas de signe absolu. Celui-ci n'a pour moi qu'une signification très limitée, parce qu'il flotte dans le vide, qu'il ne se rattache à rien. La galerie est-elle d'arrière-garde, un peu semblable à celles de l'avenue Matignon, qui montrent éternellement les retombées ultimes de l'impressionnisme : toiles quelquefois plaisantes à l'œil, faites pour l'être, mais qui, peintes de nos jours, ne sont rien, sinon la commerciale exploitation d'un filon ? À l'inverse, la semaine dernière, au musée du Havre, je regardais un tableau rose pâle et lilas, un peu fade, tout à fait de cet ordre, « avenue Matignon » en diable. Mais c'était un Monet de 1897, *Falaise à Varengeville*. Ah bon, si c'est un Monet, ça va...

Tout l'art moderne, ou post-moderne, et surtout depuis cinq ou six ans, tourne autour de cette notion, qu'on eût appelée naguère du *locuteur*. L'objet, l'œuvre, ne peut être appréciée qu'en fonction de son créateur,

des intentions ou des positions qu'on lui suppose, ou de son lieu d'émission, d'exposition. Des tableaux extraordinairement académiques d'apparence, anachroniques de style, ont été montrés, tout d'un coup, dans des galeries d'avant-garde, ce qui donnait à penser que leurs auteurs, malgré l'aspect désuet de leur manière, étaient *au-delà* de l'avant-garde. Ils avaient l'air de peindre comme de lointains suiveurs de Van Dongen, mettons, mais ils assumaient en fait, on nous demandait de le croire, tout l'héritage de l'art conceptuel ; ou s'ils le rejetaient, c'était en connaissance de cause. Soit. Je réenfourche mon vieux dada ; seule une analyse bathmologique peut rendre compte de ces réalités en strates : c'est la même chose, mais à un autre niveau de la spirale, et ça n'a donc rien à voir (et pourtant si).

Le comble de l'horreur, quand j'avais vingt ans, c'était de porter sans cravate des chemises boutonnées au col : images immédiates de séminaristes boutonneux, d'employés de bureau rachitiques, de vendeurs à tablier gris dans les arrière-salles de quincaillerie. Or voilà que dernièrement la chemise boutonnée sans cravate est un élément très récurrent d'une certaine figuration d'un certain type de dandy. Les connotations anciennes, dans ce cas précis, sont chez moi trop ancrées pour que je puisse accomplir gracieusement, en moi, leur renversement : le col fermé sans cravate, j'ai beau faire, reste sinistre. Mais l'élégance, et la beauté, ont toujours procédé de la sorte : en allant se nicher, par lassitude, par virtuosité, par défi, par nécessité de mouvement, au cœur de leur contraire. Et ce va-et-vient ne cesse de s'accélérer.

Mon tableau allemand, est-ce qu'il relève d'une abstraction lyrique attardée, épuisée dans la joliesse ? Ou

bien s'il témoigne d'une réaction vigoureuse et consciente à une certaine sécheresse récente? Son auteur s'appelle Fred Thieler. Il est exposé à la galerie Georg Nothelfer, de Berlin, dont Flatters me dit qu'elle est « historique », ce qui ne répond pas forcément à la question. Étrangement, dans la masse infinie des œuvres exposées, Flatters, lui aussi, de son côté, avait été frappé par le même tableau, dont il se souvenait très bien.

Il y avait foule, hier soir, au Grand-Palais; se frayer un chemin était fatigant, mes impressions sont très incomplètes. Mais cette F.I.A.C.-là m'a semblé un peu moins excitante que les autres, quoique d'un assez bon niveau moyen : moins de croûtes, moins de chefs-d'œuvre. Des galeries que j'aime beaucoup, comme la fameuse Gmurzynska de Cologne ou Ann Lee Juda de Londres, ne sont pas représentées cette année. Manquent aussi, de plus en plus, les pièces mineures mais séduisantes que je ne pourrais pas acheter, certes, mais que je pourrais au moins envisager d'acheter, pour le cas où j'aurais trois sous : ainsi, il y a deux ans, chez Juda justement, pour 10 000 francs, une simple *grecque* d'un constructiviste allemand des années vingt, mort récemment, Bucholz, je crois. De minuscules et merveilleuses photographies de Moholy-Nagy, chez Octant et Denise René, qui exposent ensemble, coûtent 25 000 francs. Flatters me signale néanmoins de petits tableaux d'une amie à lui que je connais et dont il aime beaucoup le travail, Camille Revel. Ils ne coûtent que 2 000 francs, mais je ne les ai pas vus. Flatters dit aussi qu'on trouve des œuvres de très jeunes artistes à très bas prix.

Ma montre s'était arrêtée. Je suis allé au Central en croyant qu'il était onze heures, il était une heure du matin.

Une fois là-bas, j'ai bien vu que la nuit allait me dévorer, et je n'ai pas su lui résister : *Insolite*, pour rien, jusqu'à trois heures. J'ai lu *L'Éloge de l'ombre* et je me suis réveillé à l'aurore, dans le souci de ce journal et du petit problème le concernant, résolu depuis. Pour parachever le tout, P. est venu taper pour moi un texte pour l'Opéra, et nous avons fait la sieste : *fist-fucking*, dont je n'ai guère l'habitude, mais qu'il a pris très bien. À l'instant, coup de téléphone d'un Alain, très bon souvenir d'il y a quinze jours. Rendez-vous pour ce soir. Je l'ai prévenu que je n'étais pas trop vaillant. Il m'a dit que lui non plus parfait.

Le combat quotidien, pratique et moral, pour une vie *sage*, à peu près saine et productive, chez moi, passe par une quantification croissante, obsessionnelle : six centaines de mouvements de gymnastiques, *push-ut sit-ups*, etc. ; pas plus de dix minutes pour chacune, y compris bien sûr le temps de reprendre souffle entre deux ; se lever à neuf heures, être en plein état de fonctionnement à dix heures et demie, toilette et gymnastique faites ; courir trois fois par semaine aux Tuileries ; travailler de deux heures à huit heures, cinq jours par semaine, au principal ouvrage en cours (*Roman furieux*) ; ne manger que deux plats à chaque repas, hors-d'œuvre et entrée, ou entrée et fromage ; un seul verre de vin à midi, ou peut-être deux ; trois le soir, quatre à la rigueur ; trois biscuits au petit déjeuner ; ne pas peser plus de 65 kg ; ne pas sortir tard, dans une boîte, jusqu'à trois ou quatre heures du matin, plus d'une fois par semaine ; une visite supplémentaire au Central est autorisée, à condition qu'elle ne dure pas plus tard que minuit ; etc., etc. Mais de respecter plus ou moins tout cela je me trouve très bien la structure rend heureux, et libre.